

torical issues of relevance to the book's research questions. Andean peasant economy is the topic of chapter four that examines the embedding and disembedding of rural communities in vertical Andean economies over time and shifting political regimes. It shows that communities are arenas of diverse actors who negotiate and coalesce to agree among diverse interests and determine the rights, rules, and conditions to manage resources and control risks and conflicts. In chapter five the author examines what he labels the hydro-politics of identity and the coercive and capillary powers that models it. To inquire into these powers he provides a summary of Andean colonial and republican history and discusses the region's changing identity politics and the power regimes that have enabled them. The chapter's main insight is that water control modernization strategies and neoliberal water policies are part of a power symbolism that aims to include, not to exclude, but that they share the same aim to extend state control and national and international elites' economic and cultural orientations as classic water management mechanisms.

In chapter six Boelens scrutinizes the panoptic power of water management and the moralization of water-control technology. Departing from Foucault's description of the 18th-century panoptic prison design the author inquires the "dream schemes" of modern hydro-engineering that unlike Inca cosmo-political water control pretend to create efficient water scheduling and rational water use by introducing modern technologies and techniques based on self-control and remote control. Boelens' argument is that the meticulous configuration of humans and nonhumans, institutions and materialities, all working toward a coherent, rational, and morally best water-control system is at one and the same time an illusion and a perceived reality that commands full participation, normalization and alignment and subjectification.

In chapter seven Boelens moves from technology and hydro-engineering to the "expertocratizing" of water rights that is how hydro-policy community contribute to standardizing local water rights in the Andes. The author's point is that the "scientific water-truth makers" who design hydro-policy modeling separate rational understanding from the capacity to imagine the diversity and complexity of water rights on the ground which leads him to ask: can depoliticized expert intervention deepen water scarcity rather than solving them? The answer is yes, even though in the newspeak of hydro-engineering such an outcome is coined collateral damage.

Dreaming, however, is not only the ability of water expertocracy but also of Andean water users, an issue Boelens addresses in chapters eight and nine where he also discusses how national and regional power constellations create both local regimes of dominance and cultures of resistance. The latter emerge from Andean water-control collectivities that are shaped by both internally economic and social differences and mutual dependency and collective hydraulic identities. Elaborating on these frictions the author then explores what he phrases as "resistance as con-fusion" by dipping into not only the day-to-day confrontations over water control but also the re-moralization

of technology and water rights and control over mimicry that Andean people engage in when inventing new recipes to contest neoliberal water policies.

In the ninth and concluding chapter, Boelens finishes his research journey by reflecting on the powers of illusion and forces of con-fusion that sets the scene for the resistance as well as the pragmatism of Andean people's continuous struggle over water control.

Boelens' book is well written, wise, and welcome. It covers just about every corner and facet of water, power, and identity in the Andes and offers many intriguing reflections on how the three topics shape each other. Even though the reader may wonder exactly what such writers as Fanon, Kafka, Galeano, and Orwell have to do with water, and why the author separates two chapters to review the literature on Andean peasant economy and ethno-history while neglecting other urgent issues such as migration and climate change the book should be of interest to a broad audience of practitioners, students, policy-makers, experts, and scholars.

Karsten Paerregaard

Botea, Bianca : Territoires en partage. Politiques du passé et expériences de cohabitation en Transylvanie. Paris : Éditions Pétra, 2013. 350 pp. ISBN 978-2-847-43079-0. Prix : € 28.00

Le livre de Bianca Botea présente une histoire régressive et une ethnographie contemporaine des usages politiques des cultures de la région frontalière de Transylvanie, entre Roumanie et Hongrie, et contestée par plusieurs communautés linguistiques, culturelles et religieuses différentes. À partir des travaux de terrain effectués au début des années 2000 dans la ville de Cluj-Napoca et d'une thèse en anthropologie, l'auteure décrit et explicite les mobilisations de l'étiquette "Transylvanie" dans les dispositifs patrimoniaux et culturels qui prennent place dans cette région de l'Europe (musées, fête musicale, artisanat, associations culturelles). Pour des raisons dont elle retrace les racines depuis le XVIII^e siècle, la Transylvanie est pensée comme un espace de survivance des archaïsmes paysans dans l'imaginaire romantique, puis est devenue, au fil des siècles, un territoire contesté entre les Hongrois et les Roumains. S'y sont transmis et se sont transformés des représentations du territoire, des conflits intercommunautaires, des pratiques de coexistence dans des contextes politiques divers, depuis la construction des États-Nations au XIX^e siècle jusqu'à l'intégration de la Roumanie à l'Union européenne. Rattachée officiellement à ce pays depuis 1920, mais habitée par une minorité d'origine hongroise (dite *magyar*), la Transylvanie représente un bon exemple de la fabrication sociale d'un territoire pluriculturel, pris entre des exigences politiques locales, nationales, régionales et transnationales, et des revendications culturelles issues de ses populations. Bianca Botea offre une analyse serrée, nuancée et critique, d'une part, des différentes justifications de l'appartenance locale mises en avant par des acteurs institutionnels issus des groupes roumains et hongrois, et, d'autre part, des effets territoriaux et symboliques que ces revendications d'apparte-

nance et de possession, en compétition constante, peuvent produire. L'auteure s'attache à déconstruire les raisons, les déterminismes et les effets performatifs de la construction d'une Transylvanie pluriculturelle en quatre parties.

La première partie pose les termes de l'opposition symbolique entre une Transylvanie hongroise, développée, intellectuelle et occidentale et une Transylvanie roumaine, paysanne, arriérée, pauvre et balkanique. L'opposition est cependant rapidement remise en cause par le constat d'une coexistence quotidienne des communautés roumaine et hongroise plutôt pacifique. Avec ce paradoxe en tête, le pari du livre consiste donc à mesurer les effets territoriaux des politiques culturelles et institutionnelles sans être dupe de leur faible poids dans la vie des habitants. Plutôt que de prendre pour acquise et efficace la construction identitaire institutionnelle, l'auteure fait sien la critique d'un certain holisme méthodologique typique des études sur le patrimoine et la mémoire collective. Elle tente ainsi de montrer, dans la deuxième partie, les différents dispositifs qui participent moins de la fabrication des identités collectives que de la construction symbolique d'une image du territoire partagé. Bianca Botea rappelle à ce propos à juste titre que la nation ne s'entend pas exclusivement en Europe centrale comme une population homogène d'un État partageant les mêmes langue, territoire, religion et habitus culturel, mais comme la coexistence, dans un espace donné, d'un ensemble de groupes différenciés formés de plusieurs "minorités nationales" à l'intérieur de l'État. C'est ainsi que des altérités intérieures en co-présence se font entendre et poursuivent des politiques de revendications culturelles à l'échelle nationale à partir de la Transylvanie. La langue et la toponymie, les monuments historiques, les lieux de mémoire, l'archéologie, les musées, l'aménagement urbain, la valorisation des traditions artisanales et musicales sont les principaux secteurs de telles revendications et de compétition entre les groupes locaux minoritaires d'origine hongroise et les instances nationales roumaines en Transylvanie. Les deux exemples de l'histoire mouvementée du chantier de fouilles d'une place centrale de Cluj-Napoca, qui devait confirmer la présence des Romains et par-là la "roumanité" de la ville pour l'édile roumain, et la mise au trois couleurs du drapeau du mobilier urbain par l'élu local, montrent assez bien la volonté institutionnelle d'imposer une identité à un lieu, sans que le quotidien des rapports entre habitants des deux communautés en soit totalement bouleversé. Le territoire apparaît alors comme l'écran sur lequel se projettent les désirs d'identité culturelle et se définit alors comme un "territoire de projet" selon l'expression de l'auteure. La Transylvanie n'est ni le lieu d'une autochtonie homogène (au demeurant plurielle et mouvante dans la région) ou ni celui d'une reconnaissance matérielle et partagée des groupes locaux, mais une projection imaginaire du territoire collectif, probablement difficilement réalisable en réalité en dehors des programmes institutionnels.

L'analyse de l'association "Provincia", fondée dans les prémices de l'adhésion à l'Union européenne de la Roumanie dans les années 2000, confirme l'interprétation de la Transylvanie comme un "territoire de projet" et oc-

cupe la troisième partie du livre. En suivant l'accord de bon voisinage signé entre la Hongrie et la Roumanie en 1996 et en s'appuyant sur des publications et des actions culturelles, "Provincia" a tenté de forger l'image d'une Transylvanie comme creuset pluriculturel et espace de coexistence, qui va aboutir à une sorte d'autonomisation intellectuelle et intellectuelle de la Transylvanie. La catégorie "transylvain" va ainsi émerger et dépasser les identifications antérieurement établies entre populations de descendants de Hongrois, Roumains ou même Roms. Bianca Botea propose alors de distinguer l'entre-soi des communautés, les pratiques de coexistence effective et l'espace public dans lequel se projette le territoire imaginé de la Transylvanie. Se superposent ainsi à des affirmations nationales, minoritaires et locales, des usages revendiquant la mixité ou le cosmopolitisme de la région dont le but serait de fabriquer de un territoire transylvain plus ou moins autonome des États dont il dépend. Tout en montrant en quoi la Transylvanie répondra ainsi en partie aux injonctions et aux potentialités de la fabrication bureaucratique des régions dans l'Union européenne des années 2000, la dernière partie apporte des éléments théoriques sur la dynamique de la culture et du territoire. La Transylvanie apparaît comme un bon exemple des partages et des non-partages qu'impliquent les usages politiques d'une région, du fonctionnement des frontières, des centres et des réseaux territoriaux, des échelles d'activité des agents de la transformation souhaitée, et finalement de la performativité de l'imaginaire régional. Bianca Botea termine son développement en qualifiant la Transylvanie du tournant du deuxième millénaire de *memoryscape* et ouvre des perspectives sur le vécu des individus peu impliqués dans ces politiques institutionnelles et sur le fonctionnement du territoire au quotidien.

Les réflexions de "Territoire en partage" intéresseront les anthropologues, les historiens et les géographes qui travaillent sur l'Europe contemporaine ou partout ailleurs où se noue des liens entre communautés culturelles différentes inscrites historiquement dans un même territoire. On y trouve des analyses claires et bien détaillées des usages nationalistes et communautaires du passé, des ethnographies fines des institutions du patrimoine et de la culture (notamment les musées et le folklore), des exemples d'instrumentalisation politique de l'espace urbain. Le livre constitue par ailleurs une monographie localisée de la fabrication institutionnelle du territoire et propose des vues nouvelles sur les façons de penser de manière anthropologique le rapport des acteurs sociaux à l'imaginaire collectif, particulièrement dans l'analyse de la Transylvanie comme un territoire de projet, une représentation du territoire vers laquelle certains acteurs projettent certains de leurs désirs qu'ils voudraient collectifs. On notera la richesse des discussions théoriques et des relectures des concepts mis en œuvre tout au long du livre, tout comme les incises personnelles de l'auteure qui n'hésite pas à mettre à contribution les expériences de sa propre histoire dans l'analyse diachronique de l'imaginaire de cette région européenne, au passé toujours réinventé.

Cyril Isnart